

Le dernier conte

Sidi Miloud Bel Asri

Le dernier conte

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

La prière du pommier, roman 2014

Le peuple du seuil, roman 2016, prix France de la journée du
Manuscrit 2016

La larme qui hésite à vu la mer, poésie 2017, Grand Prix de
poésie de la francophonie du manuscrit 2017

Tu mangeras chez les juifs et tu dormiras chez les chrétiens,
roman 2019.

*À Fatouma Malou Amasmir
Partie trop tôt 1951-2003
Pour Fatima et Smahane*



*À Rachid Guerazem,
parti trop tôt 1971-2021
pour Kamel*



1

Une ogresse m'a capturé et j'ai figuré sur la carte de son menu et il faut le dire : je l'avais entièrement mérité.

Le destin n'est pas de ceux qui formulent de vaines promesses et qui renient leur parole. Il frappe et ordonne. Quand cette vérité avait éclaté sur mon visage, je m'étais tu, je m'étais prosterné, la face contre le sol et j'ai imploré mon ancêtre Sidi Azouz de son intercession.

Dès les premiers soupçons d'éveils de ma conscience, je me savais différent des autres enfants. La faute était, sans aucun doute, au débordement anormal de la sève printanière de l'enfance. Une activité hormonale qui avait hâtivement monté, trop tôt selon les mœurs ambiantes. Elle décuplait dangereusement l'incontrôlable imagination d'un enfant qui ne concevait aucune grâce aux camarades de son âge.

Après le tarissement du lait maternel, j'avais été dirigé vers cette période de l'enfance la plus détestable où je devais attendre que les années s'écoulaient. C'était un moment si affligeant, si monotone et si ennuyeux. Las de cette existence uniforme où le désœuvrement tenait grande place, mon tempérament ne pouvait se résoudre à rester enfermé dans un enclos imaginaire. Chose déconcertante, toutes les femmes du village enfantaient presque au même moment à l'instar de nos bêtes domestiques. De ce fait, tout un troupeau d'enfants, abandonnés par le sein maternel, s'était formé et errait sur terre comme une nuée d'oiseaux dans le ciel. Une murmuration de bambins qui tournoyait de domicile en domicile à la recherche d'un quelconque béquée. Nous devions continuer à grandir sans se douter que nous fussions emprisonnés dans un enclos et gardés à vue par des adultes déterminés à ce que nous restions loin de leurs occupations quotidiennes, à ne pas traîner entre leurs pattes. Nous deviendrions immanquablement une gêne pénible ou une source d'intolérables ennuis.

Dès lors, pour être maintenus psychologiquement dans cette clôture, nous étions tous élevés par la notion de la peur d'être livré un jour à l'ogre.

« Si tu n'es pas obéissant, l'ogre viendra te chercher. »

« Si tu ne finis pas ta soupe, l'ogre te mangera. »

De ce fait, l'existence des ogres était une réalité quotidienne. Nous savions tous, dans notre monde paysan, qu'il existait des mondes, parallèles au nôtre, composés de djinns et d'ogres. Les djinns étaient plus visibles puisqu'ils sont mentionnés dans les Saintes Écritures, et de temps en temps, quelques actes d'exorcisme étaient pratiqués, ici ou là, où nous pouvions, si nous avions assez de courage, assister à la séance de délivrance, distinguer la voix de la créature qui parlait avec le fkih. Le fikh est un homme qui connaît parfaitement le Coran et de ce fait possédait le pouvoir de Salomon sur les démons.

Nous connaissions toutes les coutumes qui régissaient la vie des djinns. Nous savions qu'ils habitaient près de l'eau ; qu'ils se nourrissaient des restes des humains ; qu'ils appréciaient nos plus belles filles et que leur monde se composait de rois et de roitelets qui régnaient sur des individus de rang inférieur avec une autorité quasi dictatoriale. Quand un tourbillon de vent circulait près de nous, on savait qu'un djinn passait et il était de coutume de le faire décamper en saisissant un couteau ou une lame quelconque, que nous avions tous, et de la planter au sol.

Quant aux ogres, il était dit à leur propos qu'ils apparaissaient à des moments charnières pour quelques minutes avant le crépuscule et disparaissaient à l'aurore. À l'inverse, il n'y avait aucun sortilège – invocation coranique adaptée ou formule cabalistique juive connue – pour les combattre. Les menaces des parents puisaient leur pouvoir sur les enfants dans cette impuissance. On racontait tant de légendes et d'histoires invérifiables sur les ogres. Nous prenions les vociférations et les pantomimes *ogresques* des adultes pour des vérités divines.

À l'âge de onze ans, je ne me regardais plus comme un enfant. Je me considérais dorénavant et tacitement comme un être exonéré des ultimatums parentaux et libre de sortir de l'enclos. Je devais, dans mes croyances enfantines, démontrer au monde des adultes mon acte de passage à l'âge d'homme et le prouver en allant chercher le trésor le plus inestimable : l'eau. Pas n'importe quelle eau, mais celle de la source de Bender. Une source située aux confins de nos terres. Je devais entreprendre une expédition clandestine, sans aucun consentement ni le concours de personne, avant le crépuscule et vérifier par la même occasion l'absence ou l'existence des ogres. Comme si, dans ce passage vers l'adulthood, sorte de porte à la quintessence, si espérée et si légitime, une promesse de métamorphose, de supplément dans la vie se révélerait à soi, qui nous laisserait à la fois riant d'aise et presque incroyables, comme lorsqu'en allant à la source, dans l'ancre du

danger, aux confins des contes des Mille et Une Nuits, l'histoire où le héros, chevauteur épuisé, à califourchon, chargé de jarres d'eau, au retour au village trouverait devant lui tous les siens ébahis de surprise et d'admiration qui l'attendraient, pour enfin, boire l'eau magique tant attendue.

Jusqu'au siècle dernier, la population en général et paysanne en particulier ne se déplaçait guère, hormis pour les cadets des illustres familles désignées pour guerroyer pour le compte du sultan. Ils partaient batailler contre les envahisseurs et en particulier les Ottomans. Les hommes allaient, tout au plus, comme destination lointaine à un mariage ou un *mousssem* de fantasia dans un autre village jusqu'au maximum dix kilomètres, à pied, pour voir du pays et souvent repérer une fille à marier et rapporter soigneusement, en secret absolu, les caractéristiques féminines à la maman... rarement plus loin, dans un rayon de vingt kilomètres pour les marchands. Il était plus sûr de rester sur le territoire de la famille régente des tribus... Le système féodal était pour la population un précepte protecteur et rassurant.

Au-delà, c'était de prendre des risques considérables. Aux confins de notre contrée, l'immense et redoutable forêt de Mamora s'y étalait à l'infini et était surnommée, jusqu'à nos jours, l'antre de la peur. Si jamais une personne, imprudemment téméraire, pénétrait, ne serait-ce, qu'une infime partie de ce bled coupe-gorge, pour gagner quelques heures à son trajet, assurément, y perdait la vie et ses biens.